

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 16

Nachruf: Emmanuel Chabrier
Autor: Kufferath, M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

auteurs de la localité, ou bien quelques nouvelles ; ainsi les années 1778-1783 donnent un morceau bien réussi : *Scènes suisses*, par Lavater et Egli.

Aujourd'hui on y trouve des biographies de musiciens célèbres et des notices sur la musique à Zurich.

Nous aurons par la suite l'occasion de mentionner plusieurs des directeurs des Sociétés zurichoises.

Avant de clore ce chapitre, encore quelques mots sur les lieux et les jours de réunion des principaux collèges.

A *Schaffhouse*, le collège se réunissait dans la petite chapelle Ste-Anne, près la cathédrale. En 1697, on y fit installer un très bel orgue.

A *Zurich*, une salle spéciale avait été bâtie en 1683, où les réunions avaient lieu le mardi. La Société de l'Ecole allemande (*der deutschen Schule*) tenait ses exercices le samedi et le dimanche.

A *Winterthur*, le collège avait une salle dans l'hôtel de ville.

A *Coire*, les amateurs de musique avaient leur séance le jeudi, leur salle était située sur la Place du Couvent.

Lorsque la diète se tenait à Coire, ce qui arrivait tous les trois ans, la Société de musique embellissait cette solennité par un concert d'église.

A *Berne*, on arrangea en 1712 un local pour le collège musical dans les combles du couvent qui touchait l'église St-Dominique.

Ce collège prêtait régulièrement son concours aux distributions des prix du gymnase.

GEORGE BECKER.

EMMANUEL CHABRIER*

Né le 18 janvier 1842 à Ambert (Puy de Dôme)
mort le 13 septembre 1894 à Paris.

—o—

Tristement il vient de s'éteindre à Paris, dans son coquet appartement de l'avenue Trudaine, l'exubérant et fantaisiste auteur d'*Espana* et de *Given-*

* Signé par un des amis intimes du grand musicien, M. Maurice Kufferath, directeur du *Guide musical*, — dont les informations toujours exactes nous sont souvent d'un

doline. Depuis de longs mois, il n'était plus que l'ombre de lui-même : l'œil vague, la parole incertaine, les traits défigurés et tombants, rien ne rappelait plus en lui le jovial et remuant compère que nous avons connu, et, navrés, ses amis qui nous apportaient des nouvelles de lui nous disaient : Il s'en va !

Le voilà parti ! Une maladie de langueur qui, dès l'été dernier, l'avait déjà marqué de sa griffe, l'a emporté. Il rendait le dernier soupir vendredi matin, sans souffrances apparentes : il n'a pas eu de peine à quitter la vie ; la vie l'avait déjà quitté.

Ce n'en sera pas moins une douleur profonde parmi ses amis, c'est-à-dire parmi tous ceux qui l'avaient connu, car, en lui, disparaît en même temps qu'un véritable artiste, une de ses natures essentiellement droites et sincères qu'il semble de plus en plus rare de rencontrer. Il était impossible d'approcher ce petit homme, au corps ramassé, aux yeux vifs et flambants à fleur de tête, toujours en mouvement, parlant avec une volubilité extraordinaire, mêlant des saillies d'un pittoresque invraisemblable à des réflexions profondes ou à des propos de cordialité enveloppante, sans être épris de lui ; et qui lui avait une fois serré la main ne l'oubliait jamais.

Pour la nouvelle, — on ne peut plus dire la jeune, — école française, la mort d'Emmanuel Chabrier, en pleine force du talent et de l'âge, — il n'avait guère plus de cinquante-deux ans, — est une perte profonde ; car, parmi tous les remarquables symphonistes de cette école, il était peut-être celui qui était le plus doué au point de vue musical. Nul ne possédait au même degré que lui l'art de plier habilement un thème rythmique, de l'enchaîner avec bonheur à un rythme nouveau, de le varier en le combinant avec des dessins inattendus et quelquefois très ingénieux. Son invention mélodique avait cette qualité rare d'avoir de l'ampleur et un jet puissant. Elle n'est pas toujours d'une distinction absolue, mais avec quelle souplesse, quelle finesse souvent charmante de tact il savait en sauver la trivialité par des harmonies inattendues ou des détails de facture qui dénotaient en lui un sentiment de l'art tout à fait rare et de qualité supérieure ! Il se souciait d'ailleurs peu de correction et s'était lancé à corps perdu dans toutes les hardiesses de l'harmonie nouvelle, sans

grand secours, — cet article a déjà paru dans l'excellente revue belge. Nos lecteurs nous sauront cependant gré de le reproduire ici.

souci du qu'en dira-t-on ? Quintes successives, fausses relations, accords altérés à seule fin qu'ils ne fussent d'être parfaits, notes de passage prodiguées à plaisir, dissonances non préparées et résolues ensuite de la façon la plus imprévue, il les prodiguait à foison aussi bien dans ses œuvres symphoniques que dans ses pièces de piano. Seulement il avait l'oreille naturellement musicale ; si quelquefois son harmonie était recherchée jusqu'à la puérilité, elle revêtait, souvent, d'un charme nouveau, une idée en soi peu originale ; et il fut ainsi un merveilleux trouveur de combinaisons sonores, chatoyantes et d'un accent pénétrant.

Ce fut, au total, une personnalité, un cerveau original, allant par tempérament vers l'outrance, mais aussi très subtil ; ce qui fait qu'en son œuvre d'ailleurs assez inégal, des pages d'un caractère excessif, hautes en couleur, étonnantes par la verve des rythmes et la violence des tons, se rencontrent à côté de pages d'un sentiment tendre et délicat et du faire le plus fin. Son orchestration surtout est curieuse, très intéressante, souvent remarquable. Il avait un sens particulier des timbres. Son *Espana* qui le rendit célèbre du jour au lendemain, est à ce point de vue l'une des pièces les plus originales de musique symphonique moderne. Mais on trouverait également dans le *Roi malgré lui* et dans *Gwendoline*, des combinaisons dénotant l'artiste de race, ayant deviné des effets insoupçonnés avant lui, doué d'une imagination véritablement riche et d'une sensibilité exceptionnelle.

Le sort lui fut malheureusement cruel, et c'est peut-être ce qui hâta la fin là jamais regrettable de l'artiste que nous pleurons. Il avait débuté tard, mais avec éclat. Trois ans après que l'*Espana* l'eut révélé au grand public, il était à Bruxelles, heureux de voir enfin à la scène sa seconde partition, cette *Gwendoline* que l'Opéra n'avait pas consenti à représenter. On sait comment la faillite de la direction Verdhurt interrompit dès la troisième représentation, le succès qui s'était annoncé durable. A Paris, le *Roi malgré lui* fut arrêté après la troisième représentation par l'incendie de l'Opéra-Comique. Chabrier crut perdue sa partition manuscrite, dont il n'avait pas de copie ! Il la retrouva deux jours plus tard, après d'inconcevables angoisses.

Son rêve, sa seule ambition, c'était naturellement d'arriver à l'Opéra. Après Bruxelles, *Gwendoline* fut représentée à Carlsruhe, par les soins de Félix

Mottl, et, l'année suivante, à Munich, sous la direction de Hermann Levi, qui me disait, tout récemment encore, la grande admiration qu'il avait pour cette œuvre. Paris demeurait toujours fermé. Au lendemain du succès de Carlsruhe, je recevais de Chabrier le billet que voici :

Carlsruhe, 3 mai 89.

« Hier soir, cher ami, un succès ébouriffant (souligné trois fois) pour ma chère *Gwendoline*. Mottl, admirable, ainsi que M^{lle} Mailhac. Mottl vous enverra les journaux ! — On ne jouera donc jamais ça à Paris ! — Je vous en prie, camarade, un vigoureux coup de main, je vous en serai si reconnaissant !

» A vous cordialement.

» EMMANUEL CHABRIER. »

« On ne jouera donc jamais ça à Paris ? » Quelle tristesse dans ces mots, surgissant dans l'ivresse même du triomphe de Carlsruhe !

Il y a quelques mois seulement, le vœu si ardent de toute sa vie devait enfin s'accomplir. *Gwendoline* passait à l'Opéra le 4 janvier dernier. Mais déjà l'artiste était condamné. Partiellement atteint de paralysie cérébrale, il assistait en quelque sorte inconscient à l'exécution de son œuvre. A la répétition générale, assis dans un fauteuil, on le vit se lever et applaudir frénétiquement telle ou telle page, et s'écrier en s'adressant à ses voisins, comme s'il s'agissait de l'œuvre d'un ami : « Mais ce n'est pas mal du tout ! C'est vraiment très bien ! » Le malheureux ne savait déjà plus que c'était de lui, cette musique qui le charmait !

Qui dira jamais la cruauté décevante de ces attentes qui se prolongent indéfiniment doublées par la désespérance, de ces illusions d'artiste qui, si rarement se réalisent et dont malheureusement est faite, la plupart du temps, la vie des poètes : « Désirer, désirer toujours, » comme dit Tristan ; « Désirer jusqu'à la mort et ne pouvoir mourir du Désir ! » Le malheur est que quelques-uns en meurent.

La tristesse suprême c'est que Chabrier laisse inachevée la *Briséis* *, à laquelle depuis sept ou huit ans il travaillait et qui, conçue dans la pleine maturité, après les épreuves subies et l'expérience acquise dans les compositions antérieures, promettait de nous donner l'œuvre de maîtrise qu'on était en droit d'attendre légitimement de lui. Un seul acte, le

* *Briséis* ou la *Fiancée de Corinthe*, sur un poème de Catulle Mendès.

premier est complètement terminé. Les deux autres sont écrits en partie seulement. Mais l'esquisse complète est achevée. En 1888, — au mois d'août, — il me parlait, dans une lettre charmante de cordialité, de cette composition qu'il avait déjà alors sur le chantier depuis une année. Il venait d'être décoré et plein d'espoir, il s'était remis au travail :

« Je vous remercie de l'envoi de votre journal. Et, à ce propos, j'ai égaré le numéro où il est question de mon ruban rouge. Ma femme ne l'a pas lu. Pourriez-vous m'en envoyer un nouvel exemplaire à la Membrolle * ? Je vous serai reconnaissant aussi de m'y faire parvenir le *Guide*, jusqu'à *nouvel ordre* ; car je vais probablement rester à la Membrolle assez longtemps, afin de travailler d'arrachepied à *Briséis*. Tout labeur régulier étant difficile à Paris, il est indispensable, si je veux en finir relativement vite, de m'exiler un peu. C'est ce que je fais. Je suis là, du reste, dans un bout de village, avec femme et enfants. C'est la paix absolue. »

La paix absolue ! il la goûte à présent, le pauvre artiste, si exubérant, si jovial, si expansif, qui était la joie et la fierté du petit cénacle de la rue Mosnier, dont faisaient partie quelques-uns des artistes marquants du temps présent : Camille Saint-Saëns, Vincent d'Indy, Massenet, André Messager, le peintre Manet, Taffanel, Raoul Pugno, etc., et dans lequel la fantaisie la plus extravagante alternait avec le culte le plus sincèrement enthousiaste de l'art élevé.

Les directeurs de théâtres, probablement, vont s'arracher maintenant cette *Briséis* qu'ils feront achever par un des faiseurs à la mode, toujours prêts à se faire un piédestal de la détresse du voisin. *Gwendoline* aussi va, sans doute, reparaitre sur les affiches.

Malheureusement il est trop tard.

M. KUFFERATH.

ÉTRANGER

LETTRE DE PARIS

Septembre est le mois des réouvertures, sans compter celle de la chasse ; mais n'ayant pas à parler des avantages ou des inconvénients du choke-bor, de la rareté fâcheuse du lièvre, je n'aurai pas grand'chose à dire dans ce courrier. Les théâtres sont dans la période d'essai, de préparation. Quelques débuts

* La Membrolle, petit village d'Indre-et-Loire, près de Mettray.

par ci, par là, en l'absence des habitués, devant un public où les étrangers sont en grande majorité. L'Opéra-Comique nous a donné *Manon*, avec une interprétation nouvelle, qui a été très favorablement accueillie. MM. Isnardon et Leprêtre, M^{me} Brégeant-Gravier, qui joue le rôle de Manon avec autorité et un talent plein d'avenir.

Triomphalement *Falstaff* a reparu, trouvant dans M. Fugère un interprète tout à fait digne de succéder au créateur du rôle. Le succès du nouveau sir John a été très grand ; à lui aussi on fait répéter plusieurs fois la fameuse phrase : *Quand j'étais page* ; M. Fugère a tendance à donner un peu trop de voix à ce passage. Maurel se contentait de fredonner ce couplet où la mélodie, tout à fait accessoire, doit être devinée plutôt qu'entendue réellement. Dans l'ensemble du rôle, M. Fugère est d'ailleurs excellent. M^{lle} Delna est toujours la charmante espiègle douée d'une voix adorable ; le récit de son message au second acte est un chef-d'œuvre de diction et de malice. En résumé, l'œuvre de Verdi est bien montée ; un peu plus de clarté dans les ensembles vocaux, les dessins imitatifs, dans l'orchestre, coïncidant avec le jeu des acteurs d'une façon plus précise, et la pièce sera absolument au point.

Signalons encore au même théâtre les débuts dans *Mignon* de M^{lle} Nikita, une Américaine, dit-on, dont la voix est chaude, bien timbrée. M^{lle} Nikita comprend le rôle d'une façon très sérieuse, presque tragique. Apaisez votre douleur, Mignon ; pour la pièce de MM. Carré, Barbier... et Goethe, une sentimentalité légèrement émue suffit.

Selon l'usage, au moment de rouvrir leurs portes, les théâtres nous ont adressé, par la voix des journaux, le programme détaillé de la saison. Cette longue liste de drames, comédies, opéras, pièces en tout genre et en tout style, nous rappelle certaines déclarations ministérielles toutes bourrées de projets, de lois et de réformes qu'on étale devant les politiciens ébahis. Pour ne parler que de la musique, nous aurons un grand nombre de premières, et les jeunes se reprennent à espérer. Mais, promesses d'impresario, promesses de ministres, c'est à peu près équivalent. Plus d'une s'évapore dans l'année, par suite des circonstances, par la seule fatalité des choses.

Souvent affiche varie,
Bien fol est qui s'y fie.

A l'Opéra, *Otello* est poussé très activement. La présence de Verdi, accompagné de son fidèle éditeur Ricordi, prouve que la première ne saurait tarder. Avec *Otello* et *Falstaff*, les admirateurs du maître auront donc maintes occasions pour l'applaudir. Il est également question de la *Montagne noire*, de M^{me} Augusta Holmès, et *Tristan* continuant à figurer sur le programme, cela fait beaucoup de besogne et de besogne difficile.

L'apparition de *Tristan* à l'Opéra est en effet une grosse affaire, un gros événement, attendu par les